

LA COLLECTION PÉDAGOGIQUE DU FESTIVAL DU FILM D'HISTOIRE DE PESSAC

Dirigée par François Aymé et Julia Pereira

les ciné DOSSIERS

36^e FESTIVAL DU FILM D'HISTOIRE
PESSAC 17-22 NOVEMBRE 2026

ITALIE
Bella Ciao!



www.cine-dossiers.fr / www.cinema-histoire-pessac.com



CINÉ-DOSSIERS | COLLECTION PÉDAGOGIQUE



36^e ÉDITION ITALIE, BELLA CIAO !

11 CINÉ-DOSSIERS :

Buongiorno, notte

Patrick Richet

Le Chemin de l'espérance

Michèle Hédin et Raphaëlle Banvillet Rambert

La Grande Pagaille

Julia Pereira

Il reste encore demain

Frédérique Ballion

Les Maîtres de Rome, Michel-Ange, Raphaël et Léonard de Vinci

Jean Jacques Issouli

Mussolini, le premier fasciste

François Aymé

Piazza Fontana

Anne-Claire Gascoin, en collaboration avec Julia Pereira

Le Traître

Mateusz Panko

Une journée particulière

Sylvie Perpignan et Julia Pereira

Un village de Calabre

Alain Charlier, avec la participation de Julia Pereira

La Vie est belle

Sarah Beaufol et Julia Pereira



Genre
Comédie
dramatique

**Adapté pour les
niveaux**
À partir de la 6^e

**Disciplines
concernées**

Histoire-Géographie ·
EMC · HGGSP ·
HLP · Italien

La Grande Pagaille

[TUTTI A CASA]

Une comédie satirique centrée sur des personnages attachants pour une approche originale, sensible et accessible d'une période charnière de l'histoire italienne : l'effondrement du régime fasciste de Mussolini en 1943 et la fin de la Seconde Guerre mondiale en Italie.

La Grande Pagaille occupe une place centrale dans le cinéma italien des années 1950-1960 : il offre l'une des représentations les plus claires et les plus humaines de l'armistice du 8 septembre 1943 et de ses conséquences en Italie. Là où certains auteurs privilégient l'héroïsme et où d'autres révèlent les contradictions sociales, Luigi Comencini s'applique à montrer la débâcle : l'effondrement de l'armée et la désorientation d'un pays soudain livré à lui-même. Perdus dans le chaos militaire à l'annonce de l'armistice de Cassibile, le lieutenant Alberto Innocenzi et le soldat Ceccarelli, magistralement interprétés par Alberto Sordi et Serge Reggiani, se retrouvent sur les routes d'une Italie en ruines pour tenter de rentrer chez eux. En suivant ces soldats ordinaires, désarmés, sans héroïsme, Comencini choisit l'opposé de la figure de l'« Homme Nouveau », virile et belliqueuse, prônée par le fascisme. Il refuse toute rhétorique patriotique : le récit fait appel aux symboles pour planter le décor, à l'émotion pour susciter une prise de conscience, enfin il mobilise des valeurs communes autour d'une cause collective, la survie. Il ne s'agit pas d'expliquer ou de légitimer des actions mais bien d'observer des hommes, hésitants

et vulnérables, dans un contexte totalement bouleversé. Dans cette Italie tourmentée, où la faim et la confusion règnent, Innocenzi et ses compagnons de route sont ballottés, au propre comme au figuré, de péripéties en péripéties. À travers leurs trajectoires et leurs conflits intimes, le film met à nu les illusions d'une nation : famille, patrie, armée, institutions, autant de piliers qui s'effritent. Pourtant, Comencini signe un film lumineux qui malgré la tragédie en cours ne tombe jamais dans le mélodrame. Il oscille avec justesse entre drame et comédie. Le comique de certaines situations, parfois léger ou satirique, parfois absurde ou même burlesque, permet de créer un contraste saisissant qui brise la tension dramatique. Ainsi, même en abordant des sujets graves, il permet aux spectateurs de prendre la distance nécessaire pour pouvoir y faire face. Pour les élèves, **La Grande Pagaille** est une pépite à découvrir : un récit accessible, des rebondissements, de l'humour et la possibilité de comprendre ce tournant dans l'Histoire de l'Italie en abordant des questions morales et civiques, de responsabilité et de choix individuels, en temps de guerre sans éluder la déportation des Juifs.



Un film de Luigi Comencini
Italie, France · 1960 · 1h55

8 septembre 1943. Mussolini est destitué, l'Italie signe l'armistice avec les Alliés et est attaquée par l'armée allemande. Les soldats du régiment italien du sous-lieutenant Innocenzi, désorientés, désertent pour rentrer chez eux. Un long voyage à travers l'Italie, mouvementé, cocasse et bouleversant...

Scénario Luigi Comencini, Marcello Fondato, Agenore Incrocci, Furio Scarpelli **Image** Carlo Carlini **Production** Dino De Laurentis – **Avec** Alberto Sordi (Innocenzi), Eduardo De Filippo (le père d'Innocenzi), Serge Reggiani (Ceccarelli), Martin Balsam (le sergent Fornaciari), Carla Gravina (jeune fille juive), Alex Nicol (le prisonnier américain)...

Italie, 1943 : de la chute du fascisme à la guerre civile

À l'été 1943, l'Italie fasciste se trouve au bord de l'effondrement. Engagée dans la Seconde Guerre mondiale aux côtés de l'Allemagne nazie depuis juin 1940, elle n'a jamais disposé des moyens nécessaires pour soutenir un conflit de longue durée. L'armée italienne souffre d'un manque permanent d'équipements modernes, d'une aviation et d'une marine affaiblies, d'une logistique défaillante et d'un moral en chute libre. Les soldats sont mal préparés et les campagnes en Grèce, en Afrique du Nord puis en Russie révèlent brutalement les limites d'un appareil militaire mal préparé et surestimé par la propagande fasciste de Mussolini. Les liens personnel et politique entre Mussolini et Hitler jouent un rôle décisif dans cette impasse. Le Duce, soucieux de maintenir son prestige et de ne pas rompre l'alliance allemande, multiplie les choix stratégiques hasardeux : entrée en guerre prématurée, offensives mal planifiées, surestimation des capacités italiennes. À partir de 1942, Rome devient de plus en plus dépendante de Berlin, perdant toute autonomie stratégique.

Face à l'enlisement militaire et à l'impopularité croissante du régime, les Alliés intensifient leur pression. La campagne d'Italie débute dans la nuit du 9 au 10 juillet 1943. Les Alliés engagent l'opération Husky, une offensive militaire inédite par son ampleur comme par sa logistique : le débarquement de 160 000 hommes sur la côte sud de la Sicile. L'issue de l'opération va conditionner la libération du reste de l'Europe. Le débarquement en Afrique du Nord (1942), puis en Sicile (1943), montre que l'Italie est devenue le « maillon faible » de l'Axe. Les bombardements alliés frappent les villes italiennes, accentuant la crise politique. Le 19 juillet 1943, à Rome, se déroule l'opération Crosspoint : 662 bombardiers américains, escortés par 268 chasseurs, larguent 4000 bombes. Le 25 juillet 1943, Mussolini est renversé par le Grand Conseil du fascisme et incarcéré par le roi Victor-Emmanuel III. Le nouveau gouvernement du maréchal Badoglio cherche secrètement une issue, tout en affirmant publiquement la continuité de l'alliance avec l'Allemagne pour éviter une réaction brutale d'Hitler.

C'est dans ce climat de défaite militaire, de rupture politique et de double jeu diplomatique que s'ouvrent les négociations avec les Alliés. L'Armistice de Cassibile est signé le 3 et annoncé le 8 septembre 1943. L'annonce de l'armistice provoque pour certains, un espoir vite déçu ; pour les Allemands, une réaction foudroyante. L'Italie bascule alors dans une nouvelle phase du conflit marquée par l'occupation allemande et la guerre civile.

Anticipant une possible défection italienne, Hitler avait préparé l'opération Achse, visant à désarmer l'armée italienne et à occuper la péninsule. En quelques jours, les forces allemandes prennent le contrôle des points stratégiques, s'emparent des ports, des villes – notamment Rome – et des infrastructures, et neutralisent les unités italiennes souvent livrées à elles-mêmes après la fuite du roi et du gouvernement vers Brindisi.

Hitler fait libérer Mussolini et l'installe à la tête de la République sociale italienne (RSI), dite *République de Salò* (12 septembre 1943). Ce régime, entièrement dépendant de Berlin, tente de restaurer un fascisme radicalisé : répression accrue, collaboration avec les nazis, mobilisation forcée. Mais il ne dispose ni de légitimité ni de véritable autonomie, et son autorité reste limitée aux zones contrôlées par la Wehrmacht.

L'armée italienne, privée d'ordres clairs, se désagrège. Environ 800 000 soldats sont capturés et déportés comme *internés militaires italiens* (IMI), un statut créé pour éviter de les reconnaître comme prisonniers de guerre. Beaucoup refusent de rejoindre la République sociale italienne de Mussolini et subissent des conditions de détention très dures.

Face à l'occupation allemande, une Résistance italienne multiforme se développe rapidement. Composée d'anciens militaires, de jeunes refusant d'être enrôlés par la RSI, de militants antifascistes et de simples citoyens, elle mène sabotages, actions armées et soutien aux Alliés dans une grande partie de l'Italie du Nord. Les partisans jouent un rôle essentiel dans la libération progressive du pays, mais leur engagement expose les populations à de violentes représailles allemandes et fascistes. Pour les civils, l'année 1943 est marquée par une dégradation brutale des conditions de vie. Le pays se retrouve coupé en deux : au Sud, la zone libérée par les Alliés ; au Nord, un régime fasciste collaborateur soutenu par la Wehrmacht. Combats, rafles, déportations, massacres contre les populations accusées d'aider les partisans, la violence et la peur sont omniprésentes. Les bombardements alliés frappent les grandes villes industrielles et portuaires, provoquant destructions, exodes et milliers de morts. L'approvisionnement devient extrêmement difficile : rationnement sévère, marché noir, files d'attente interminables, pénurie de charbon et d'électricité. Dans de nombreuses régions, les familles survivent grâce aux réseaux de solidarité ou au retour vers les campagnes. Cette situation ouvre une phase de guerre civile, de résistance armée et de profondes souffrances pour la société italienne.

1. La Une historique du journal *Corriere della sera* du 9 septembre 1943. 2. Le 3 septembre 1943, l'Armistice de Cassibile (en Sicile) est signé, pour les Alliés par le général américain Walter Bedell Smith, devant le général Giuseppe Castellano (costume noir) qui signe pour l'Italie.



La comédie pour représenter la guerre... « à l'italienne »

Dès 1945, le néoréalisme fait de la guerre une expérience vécue et encore brûlante : **Rome, ville ouverte** (Roberto Rossellini, 1945), **Paisà** (Rossellini, 1946) ou **Le Soleil se lèvera encore** (Aldo Vergano, 1946). Il ne s'agit pas tant de reconstituer historiquement le conflit que d'en faire sentir les conséquences concrètes (destruction, pauvreté, violence, occupation et Résistance) à travers le quotidien des populations. Le cinéma devient une forme de témoignage de la transition entre fascisme et démocratie. À la fin des années 1950, alors que le néoréalisme a progressivement laissé place à de nouvelles formes de récit, un changement de regard s'opère : la comédie à l'italienne, qui conserve son attention aux milieux populaires et aux réalités sociales, s'empare à son tour de l'histoire nationale. Son humour, sa satire, mais aussi son amertume et sa mélancolie permettent de confronter des individus ordinaires à des événements qui les dépassent. **La Grande Guerre** de Mario Monicelli ouvre

la voie en 1959, en rompant avec la représentation héroïque de la Première Guerre mondiale : deux soldats médiocres et peu glorieux (interprétés par Alberto Sordi et Vittorio Gassman) deviennent des figures à la fois comiques et tragiques. Le film, récompensé par le Lion d'or à Venise (ex-aequo avec **Le Général Della Rovere** de Roberto Rossellini) démontre ainsi qu'il est possible de rire de l'histoire nationale sans en nier la gravité. Un an plus tard, Luigi Comencini transpose cette démarche à la Seconde Guerre mondiale avec **La Grande Pagaille**, consacré au chaos provoqué par l'armistice du 8 septembre 1943. Le désordre, la lâcheté, l'absurde et la débrouillardise deviennent alors les ressorts d'une comédie qui révèle progressivement une tragédie nationale. Le film réunit une équipe emblématique de ce nouveau cinéma : Luigi Comencini à la réalisation, Age (Agenore Incrocci) et Furio Scarpelli au scénario, Alberto Sordi en tête d'affiche, auxquels s'ajoutent notamment

Eduardo De Filippo et Serge Reggiani. Cette dimension collective est caractéristique de la comédie italienne : scénaristes, réalisateurs et acteurs travaillent régulièrement ensemble et construisent, film après film, une véritable chronique critique de la société.



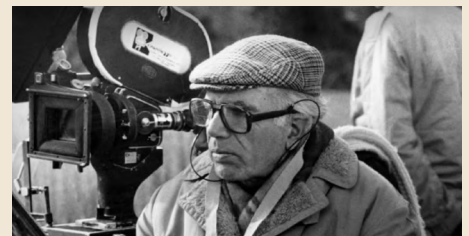
Luigi Comencini et Alberto Sordi, l'humaniste et « l'Italien moyen »

CINÉASTE HUMANISTE ET ÉCLECTIQUE, LUIGI COMENCINI naît en 1916 à Salò, dans le nord de l'Italie. Formé à l'architecture, il s'intéresse très tôt au cinéma. Avec Alberto Lattuada et Mario Ferrari, il participe à la création de la Cinéma-thèque italienne de Milan, avant de devenir critique, scénariste puis réalisateur. Difficile à enfermer dans une seule catégorie, Comencini réalise des comédies populaires, des films policiers, des drames sociaux, des récits historiques et de nombreux films sur l'enfance. **Pain, amour et fantaisie** (1953), qui connaît un immense succès, contribue à lancer la comédie italienne. Il signe ensuite des œuvres très différentes comme **La Fille de Bube** (1963), **L'Incompris** (1966), **Les Aventures de Pinocchio** (1972), **L'Argent de la vieille** (1972) ou **La Femme du dimanche** (1975). Cette diversité cache pourtant une grande cohérence : Comencini s'intéresse toujours aux êtres humains, en particulier aux plus fragiles et aux plus ordinaires. Son cinéma mêle ainsi souvent humour et gravité, comédie et drame. Il préfère les personnages imparfaits aux héros extraordinaires. Pour lui, c'est en observant ces « petites

gens », sans jamais les condamner, que l'on peut mieux comprendre une société. Cette approche est essentielle dans **La Grande Pagaille**. Pour le réalisateur, le film n'est pas simplement « un film de guerre », mais le voyage d'hommes ordinaires à travers une Italie plongée dans le chaos. C'est cette attention aux individus, à leurs faiblesses comme à leur capacité à évoluer, qui fait de Comencini un cinéaste profondément humaniste.

ACTEUR IDÉAL POUR INCARNER L'« ITALIEN MOYEN », ALBERTO SORDI naît dans un quartier populaire de Rome en 1920. Il est très tôt attiré par le spectacle. À quatorze ans, il devient la voix italienne d'Oliver Hardy (du duo Laurel et Hardy). Après le théâtre de revue et la radio, il s'impose au cinéma aux côtés de Marcello Mastroianni, Vittorio Gassman, Nino Manfredi ou Ugo Tognazzi, au début des années 1950, notamment avec **Le Cheik blanc** de Federico Fellini (1952) et **Les Vitelloni** (1953). Son accent romain, sa diction singulière, ses mimiques et son extraordinaire sens du rythme contribuent à façonner une « image

Sordi » immédiatement reconnaissable. Il devient l'un des piliers de la comédie à l'italienne et, surtout, l'un de ses grands interprètes de « l'Italien moyen » : vaniteux, débrouillard, lâche ou opportuniste, mais aussi tendre et profondément humain. En plus de 150 films, il a construit une galerie de personnages qui ont marqué la mémoire collective italienne : De **Un Américain à Rome** (1954) à **Une vie difficile** (1961), il transforme les défauts de ses personnages en miroir critique de la société.



De l'ordre fasciste au chaos du 8 septembre 1943

SÉQUENCE-CLÉ [00:00:00 À 00:15:59 – OUVERTURE DU FILM]

La première séquence du film condense, en quelques minutes, le bouleversement politique et militaire provoqué par l'armistice annoncé le 8 septembre 1943. Comencini ne commence pas son récit par l'annonce de l'événement, il plante d'abord un décor presque paisible : les soldats profitent de la plage, lisent le journal, reprennent leur uniforme [1]. L'information selon laquelle les Américains seraient en Sicile et en Calabre paraît invraisemblable. L'ambiance de la caserne semble sereine. Pourtant l'Italie a déjà signé secrètement l'armistice à Cassibile, le 3 septembre, avant que Badoglio ne l'annonce publiquement, à la radio, le 8 septembre. La caserne militaire apparaît tel un véritable décor idéologique. Les inscriptions « *Credere, obbedire, combattere* » (Croire, obéir, combattre) ou « *Vincere* » (vaincre) qui s'étalent sur les murs, rappellent la propagande fasciste fondée sur la croyance, l'obéissance, la discipline et le culte de la victoire. Au poste côtier, la formule « *Noi tireremo diritto* » provient d'un discours de Mussolini, du 8 septembre 1935, prononcé à propos des sanctions internationales consécutives à l'invasion de l'Éthiopie. Dans le bureau du lieutenant Di Fazio, une affiche sur laquelle apparaît le slogan « *Anche i muri ascoltano, TACI* » (Même les murs écoutent. Taisez-vous) et de façon percutante, une oreille humaine qui sort d'un mur en briques pour écouter les conversations [2], provient d'un célèbre opuscule d'affiches de propagande militaire italienne publiés en 1941 par le Parti national fasciste. Tout comme la version française bien connue « Silence, l'ennemi guette ! » ou le slogan de Leo Longanesi « *Taci! Il nemico ti ascolta* »

(Tais-toi ! L'ennemi t'écoute), cette campagne ordonnait aux citoyens de ne pas divulguer d'informations militaires ou de sécurité publique dans les cafés, les transports ou les restaurants, de peur que des espions ne les entendent. Le film oppose ainsi ironiquement la permanence des slogans fascistes à l'effondrement de la réalité qu'ils prétendaient organiser. La chanson participe aussi à cette critique. Pour répondre à la consigne du commandement : « *faites chanter les hommes en marchant* », les soldats entonnent une chanson de propagande militaire glorifiant le retour du combattant d'Afrique orientale (la seule qu'Innocenzi dit connaître) [3]. Quelques instants plus tard, cette discipline imposée devient absurde, ce que remarque le colonel : « *Les Allemands sont au courant et nous on nous dit : « faites chanter les hommes ! »* ».

L'annonce radiophonique de Badoglio constitue le véritable point de bascule. Le mot « armistice » est répété plusieurs fois avant de déclencher la joie parmi les soldats : « *La guerre est finie !* ». Mais le film fait entendre cette annonce par le biais de la radio du cuisinier, sans lui donner immédiatement toutes ses conséquences. Le comique naît précisément de ce décalage : les soldats croient que la guerre s'achève alors qu'une nouvelle phase, beaucoup plus confuse et dangereuse, commence. Les Allemands passent effectivement du statut d'alliés à celui d'occupants et d'ennemis et l'armée italienne, privée d'instructions claires, va se désagréger rapidement. La mise en scène transforme alors la confusion politique en confusion spatiale et sonore : c'est la pagaille ! Les coups de feu surgissent hors champ ; Innocenzi

s'écrie : « *Les Américains ont débarqué !* » [4] et il cherche l'ennemi du côté de la mer. Lorsqu'il aperçoit les soldats allemands, il les interpelle comme des « *camarades* ». Cette méprise n'est pas seulement un geste comique, elle matérialise l'effondrement brutal des repères militaires et politiques. Lorsqu'Innocenzi dit au colonel : « *les Allemands se sont alliés aux Américains !* », il traduit la confusion qui envahit ces soldats formés à obéir sans réfléchir. D'ailleurs, Innocenzi demande : « *Quels sont les ordres ?* » [5], une question qui reviendra perpétuellement tout au long du récit ; le commandement répond qu'il tente lui-même d'obtenir des informations. En effet, le message radiophonique de Badoglio annonçant la reddition n'a donné aucune instruction claire sur l'attitude à adopter face aux forces allemandes, créant un vide de commandement total (cf. p-5 « La paralysie militaire du 8 septembre 1943 »). La hiérarchie qui devait garantir l'ordre est paralysée et la réalité que les soldats découvrent sous les balles leur est totalement incompréhensible. Quand les Allemands prennent d'assaut la caserne, le colonel [6] donne un ultime ordre à Innocenzi : « *Regroupez vos hommes et ralliez l'unité à San Donino* ». C'est le point de départ du parcours d'Innocenzi.

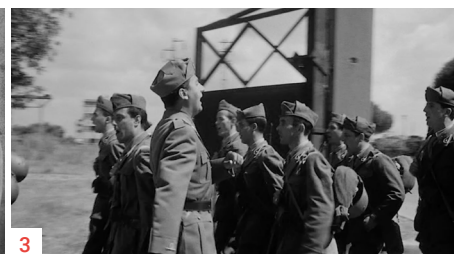
Dans cette séquence, sans atténuer le caractère tragique de la situation – la défaite militaire mais aussi une véritable crise de l'autorité – le burlesque naît du décalage entre ce que vivent les soldats et leurs réflexes hérités du fascisme : les ordres disparaissent, les soldats doivent apprendre à penser et à agir par eux-mêmes.



1



2



3



4



5



6



La paralysie militaire du 8 septembre 1943

Pour comprendre cette paralysie militaire, il faut regarder comment l'information descendait (ou pas) jusqu'aux régiments commandés par les colonels. Le plus haut commandement de l'armée italienne en septembre 1943 était le *Comando Supremo* (le Commandement suprême), dirigé par le chef d'état-major général, le général Vittorio Ambrosio. Au-dessus de lui, le chef du gouvernement, le maréchal Pietro Badoglio, et le roi Victor-Emmanuel III détenaient l'autorité politique et militaire ultime. Dans la chaîne de commandement, les colonels attendaient des ordres directs de leurs supérieurs immédiats, c'est-à-dire les généraux commandant leurs divisions ou leurs corps d'armée. Le *Comando Supremo* et les ministères militaires n'ont envoyé aucune consigne opérationnelle claire aux armées avant de s'enfuir de Rome. Les généraux de division, n'ayant eux-mêmes reçu aucune instruction de Rome, ont été incapables de donner des ordres à leurs colonels. Fidèles à la stricte discipline militaire, les colonels ont passé la nuit du 8 au 9 septembre au téléphone ou à la radio. Ils cherchaient désespérément à joindre leur général pour savoir s'ils devaient attaquer les Allemands, s'allier avec eux ou se rendre. Sans l'aval de leur général, la plupart des colonels ont refusé de prendre l'initiative de combattre. Cette paralysie a permis aux troupes allemandes de désarmer des régiments entiers sans résistance en quelques heures.



La Grande Pagaille Vs. La Grande Vadrouille

Deux manières d'utiliser la comédie pour raconter la guerre. Ces deux films, bien que produits dans des contextes nationaux différents, partagent une même idée : la guerre n'est pas seulement affaire de héros, mais d'hommes et de femmes ordinaires plongés malgré eux dans des situations absurdes. Lire la suite...

FAITS VS. FICTION

Qu'est-ce que l'armistice de Cassibile ? Définir l'évènement (date, lieu, protagonistes, accord, conditions...) et *recontextualiser la situation* de l'Italie en 1943 (cf. contexte historique). *Pourquoi l'armistice a provoqué ce chaos ?*

Mettre en parallèle la chronologie réelle des évènements et celle du film autour de cette journée du 8 septembre 1943. *Dans le film, que savent les soldats ? À quel moment comprennent-ils que les Allemands sont devenus leurs ennemis ?*

OBEISSANCE PROGRAMMÉE

Relever toutes les formulations liées à l'absence d'ordres : « que faisons-nous ? », « quels sont les ordres ? », « ils ne savent rien ». *Comment la mise en scène transforme l'absence d'information en ressort dramatique ?*

Montrer l'évolution de la perte de contrôle de l'autorité militaire jusqu'à la découverte du QG de San Donino, totalement abandonné, qui marque l'effondrement total.

L'ITINÉRAIRE D'INNOCENZI

L'itinéraire d'Innocenzi et ses soldats constitue une excellente activité d'histoire-géographie. *Relever tous les noms* de lieux entendus dans le film puis les reporter sur une carte de l'Italie. Certains toponymes sont difficiles à identifier, voire semblent fictifs ou déformés : Camposampaparo, San Donino, Folpiano... *Apprendre à distinguer* un lieu identifiable d'un lieu appartenant à la fiction.

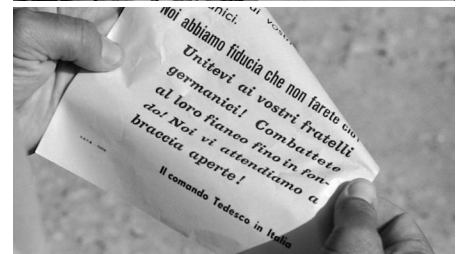
Le cas de Littoria permet d'articuler cinéma, géographie et histoire politique. La ville, fondée en 1932 dans les marais asséchés de l'Agro Pontino par le régime fasciste, porte un nom directement associé au fascio littorio. Rebaptisée Latina en 1945, elle constitue dans le film un décor particulièrement significatif : le retour d'Innocenzi chez son père le conduit au cœur d'un territoire façonné par la politique fasciste. *Pourquoi Comencini choisit-il de situer la résidence d'Innocenzi et son père à Littoria ? Que raconte ce lieu sur le régime qu'Innocenzi a servi ?* Le voyage géographique d'Innocenzi est aussi un voyage politique : plus il avance vers Naples, plus les repères militaires, géographiques et idéologiques sur lesquels reposait son monde s'effondrent.

LA CHRONOLOGIE

Construire deux frises chronologiques, l'une suivant les indications temporelles du film, l'autre à partir des faits historiques. *Combien de temps dure réellement le périple d'Innocenzi ?* L'action débute le 8 septembre 1943 et se clôt à Naples : *quand ?*

UN DÉCOR QUI RACONTE L'HISTOIRE

Affiches, inscriptions murales, slogans, emblèmes et panneaux constituent autant d'indices sur le contexte historique. *Avez-vous vu certains de ces indices ?* À l'aide des six photogrammes ci-dessous, rechercher et identifier ces messages : *Que voyez-vous ? Que nous apprennent ces inscriptions ? À quel pouvoir renvoient-elles ?* Cette enquête permet de suivre le basculement de la propagande fasciste aux signes de l'occupation allemande et de la République de Salò.



Innocenzi, Ceccarelli et Fornaciari

Le trio formé par le lieutenant Innocenzi, Ceccarelli et le sergent Fornaciari [1] fonctionne comme un dispositif comique mais permet aussi à Comencini de représenter différentes réactions face à la débâcle. Innocenzi, officier attaché à son uniforme et à son du devoir, cherche d'abord à maintenir une logique militaire alors même que les ordres ont disparu. Son autorité se révèle progressivement impuissante : il doit abandonner les repères qui structuraient jusque-là son identité de soldat et assumer ses choix et ses convictions. Il passe ainsi du soldat soumis à la discipline militaire au civil qui s'engage dans la résistance contre le fascisme. À ses côtés, Ceccarelli incarne davantage l'instinct de sur-

vie. Moins attaché aux principes militaires qu'il respecte, il s'adapte aux situations sans déroger à ses petites habitudes sanitaires. Rien ne l'empêche de dormir. Son air débonnaire participe donc souvent au comique du film. L'attitude de Ceccarelli contraste avec celle de Fornaciari, sergent fidèle à Innocenzi et respectueux de son grade, mais qui n'hésite pas à le recadrer lorsque son comportement dépasse les limites. Au fil du récit, l'homme se dévoile derrière le soldat : il ment pour protéger Silvia ou l'Américain et laisse apparaître, par ses actes, le citoyen, le mari et le père, guidé par des valeurs qui prennent progressivement le pas sur l'obéissance militaire.



La seconde armée italienne en Yougoslavie

En avril 1941, l'Allemagne nazie, l'Italie, la Hongrie et la Bulgarie envahissent la Yougoslavie. Suite à la capitulation du pays, ils se partagent le territoire. L'Italie s'octroie une vaste zone d'influence : le sud de la Slovénie, une partie de la côte dalmate et rattache la région du Kosovo à l'Albanie (alors sous contrôle italien) occupée par la 2^e armée. Le Parti communiste de Yougoslavie dirigé par Josip Broz Tito lance l'insurrection armée en juillet 1941. Tito structure les Partisans en une armée de libération nationale et mène une guerre agressive contre les armées de l'Axe. Les forces germano-italiennes luttent contre cette résistance. La présence de l'armée italienne prend fin brutalement le 8 septembre 1943. Comme en Italie, la 2^e armée s'effondre : certaines unités sont désarmées ou capturées par l'Allemagne nazie (qui reprend le contrôle des zones italiennes), tandis que d'autres soldats italiens choisissent de rejoindre les Partisans yougoslaves pour combattre le fascisme. En novembre 1945, Tito proclame la République fédérative populaire de Yougoslavie.

À la rencontre d'une Italie meurtrie

Le film construit son récit sur le démenti progressif de l'illusion de retrouver sa maison et sa famille. Codegato est abattu par les Allemands avant de pouvoir rejoindre sa ville natale, Fornaciari retrouve sa famille avant que les fascistes débarquent en pleine nuit pour les séparer à nouveau. Malgré des retrouvailles heureuses avec son père, Innocenzi découvre un homme prêt à se rallier à la République de Salò par instinct de survie. Ceccarelli voit sa maison sans pouvoir y accéder et meurt à quelques rues de l'endroit. Le retour à la maison ne constitue donc jamais l'aboutissement espéré et le chemin se transforme en un voyage à travers une Italie bouleversée, dont ces hommes découvrent peu à peu la réalité en dehors de leur caserne. À mesure qu'ils avancent vers le sud, chaque étape élargit leur expérience de la guerre : le train des déportés, la ferme d'Ottavio appelé dans la seconde armée en Yougoslavie (cf. encadré), les résistants en chemin pour le maquis, l'exode des civils vers le Sud [2], la rencontre avec Silvia, jeune femme juive persécutée [3], la fuite avec Catarina, contrebandière de farine, le face à

face avec l'officier américain caché dans le grenier de la ferme du sergent Fornaciari, la rafle nocturne des collaborateurs fascistes chez ce dernier [4], le retour d'Innocenzi chez son père et la confrontation avec Nocella, commandant fasciste fidèle à Mussolini, la milice fasciste de la gare, le peuple napolitain qui se révolte... Toutes ces étapes rendent visibles une pénible réalité dont ces hommes, jusque-là enfermés dans leur univers militaire, semblaient tenir à distance : la violence, la peur, la faim, les privations, l'antisémitisme, le marché noir, la propagande, les ruines, les rafles, la société divisée entre ceux attachés à l'ordre ancien et prêts à se rallier à la République de Salò par instinct de survie et une population prête au contraire à perdre la vie pour reconquérir sa liberté. Le film ne présente donc pas une succession arbitraire de péripéties : le parcours géographique devient un procédé narratif permettant de confronter progressivement les personnages aux événements et à les faire entrer dans l'Histoire.



La persécution des Juifs en Italie

De la discrimination à la déportation.

La persécution des Juifs constitue un des motifs narratifs essentiels. Dès le début du périple, le train de déportés arrêté en pleine voie confronte Innocenzi et Ceccarelli à une réalité jusque-là extérieure à leur expérience de la guerre. Lire la suite...



Les retrouvailles d'Innocenzi avec son père

SÉQUENCE-CLÉ [01:20:42 À 01:28:32]

Le premier plan montre le portrait d'Innocenzi [1] qui pose avec fierté en uniforme : cette représentation officielle du militaire contraste avec l'homme fatigué et déguenillé qui vient se réfugier dans le giron familial. La brutalité avec laquelle il franchit la porte et percute Ceccarelli, alors même qu'il lui avait demandé de préparer son arrivée avec précaution, crée un effet burlesque qui se prolonge dans la séquence. Le père et le fils s'embrassent affectueusement [2], avant qu'Innocenzi se cogne le front contre une porte dérobée. Son père s'occupe de lui comme lorsqu'il était enfant. Le burlesque cède la place à la tendresse des retrouvailles familiales. Innocenzi se laisse volontiers bercer par l'air de violoncelle que lui joue son père, réminiscence de son enfance. Mais cette parenthèse intime est de courte durée. Le commandant Nocella, officier fasciste qui loge désormais dans la chambre d'Innocenzi, fait son entrée. Le père interroge Nocella pour d'une part, s'as-

surer que son fils ne sera pas puni pour avoir « perdu le contact avec son unité ces derniers jours » et d'autre part, tenter de lui assurer une place dans la nouvelle armée fasciste. Petit bourgeois déchu et apeuré, il croit encore aux perspectives offertes par la nouvelle armée et aux promesses d'avancement et d'amélioration financière. Cette attitude traduit autant son attachement à la carrière de son fils que son aveuglement face à l'évolution de la situation militaire. La référence à Graziani renvoie à la réorganisation des forces armées de la RSI qui, à partir de l'automne 1943, nomme Graziani ministre de la Défense nationale. Témoin de la scène, Innocenzi se manifeste : « Papa, à quoi penses-tu ? tu parles, tu décides, et moi dans tout ça ? » Le conflit entre le père et le fils [3] atteint son sommet devant le portrait d'Innocenzi. Pour le père, cet officier en uniforme représente la fierté et le sacrifice : « Pour payer tes études, pour que tu deviennes officier, j'ai

tout sacrifié. Je me suis privé de tout ! » Il incarne donc à la fois la réussite sociale du fils et le sens donné aux sacrifices du père. A cet instant, il devient le symbole de son désenchantement et de son conflit avec son fils. Pour Innocenzi, le portrait est devenu une image étrangère. L'uniforme renvoie à une identité militaire dont il cherche désormais à se défaire après l'effondrement de l'armée italienne et son expérience du chaos. Lorsqu'il regarde le portrait avant de fuir, le geste prend une dimension symbolique : il abandonne l'image de l'officier pour échapper au rôle que son père et l'Histoire veulent encore lui faire jouer. La scène traduit la fracture entre la fidélité au passé fasciste du père et la prise de conscience d'Innocenzi qui dit : « tout est fini ! Comprends-le ! ». À l'inverse, son père s'accroche à une situation politique fantasmée, relayée par les rumeurs sur « l'arme secrète » allemande.



Les « Quatre Journées de Naples »

La dernière partie de **La Grande Pagaille** conduit Innocenzi et ses compagnons jusqu'à Naples. Ce choix n'est pas anodin : les « Quatre Journées de Naples » constituent l'un des épisodes fondateurs de la Résistance italienne. Du 27 au 30 septembre 1943, des civils, d'anciens soldats et des groupes armés se soulèvent contre les troupes allemandes. L'insurrection, née dans un contexte de violences, de rafles et de désobéissances qui traverse déjà la ville depuis plusieurs semaines, contraint les Allemands à se retirer avant l'arrivée des Alliés, le 1^{er} octobre.

La Grande Pagaille ne cherche pas à reconstituer les « Quatre Journées » dans leur complexité, ni à raconter l'action des différents groupes qui participèrent aux combats. Comencini utilise l'événement historique comme aboutissement dramatique et symbolique du parcours d'Innocenzi. Le film passe du désarroi à

la naissance d'une résistance individuelle et collective. Cette construction est d'autant plus forte que les « Quatre Journées » elles-mêmes ont longtemps été investies d'une dimension mythique dans la mémoire italienne.

Il est cependant important de préciser le caractère complexe de cette résistance. En effet, il serait trop simple de dresser un portrait manichéen : selon Claudio Pavone (grand historien italien) la lutte partisane recouvrait « trois guerres » : patriotique, civile et sociale. Patriotique, car elle engageait l'avenir et l'identité nationale ; civile, parce qu'elle opposait des Italiens et visait à instaurer un nouvel ordre politique après le fascisme ; sociale enfin, pour une partie des résistants, notamment communistes et socialistes, qui y voyaient aussi un combat contre la bourgeoisie ayant soutenu le régime.

RECHERCHES DOCUMENTAIRES

Acquérir des connaissances et développer l'esprit critique autour des sujets suivants :

- **Les IMI** : (Militaires internés italiens) Des centaines de milliers de soldats italiens ont été envoyés dans des camps de travail en Allemagne.
- **Les campagnes de Sicile et d'Italie** : les débarquements de troupes américaines et britanniques débutent en Sicile le 10 juillet 1943.
- **Les lignes de front et de séparation** : Après l'armistice de Cassibile, l'Italie est divisée : le Sud contrôlé par les Alliés et le Centre-Nord occupé par les Allemands, avec la RSI. La ligne Gustav est la principale ligne de défense allemande.
- **Les conséquences de l'armistice sur la population** : sentiment de trahison (le roi Victor-Emmanuel III et le maréchal Badoglio ont fui Rome), d'abandon, de soulagement (pour les opprimés du régime fasciste)...



Bibliographie

Histoire

· **Frédéric Le Moal**
- *Victor-Emmanuel III : un roi face à Mussolini*, Perrin, 2015.

Le chapitre « La catastrophe » est consacré aux tractations secrètes de l'armistice, à l'attitude ambiguë du roi et du maréchal Badoglio, ainsi qu'à la fuite précipitée de Rome après le 8 septembre.

- *Histoire du fascisme*, Perrin, 2022. Analyse l'impact de la capitulation de Cassibile sur l'éclatement de l'Italie, l'invasion immédiate par la Wehrmacht et la création de la République sociale italienne (Salò).

· **Pierre Milza**, *Histoire de l'Italie : Des origines à nos jours*, Fayard. Fournit un cadre historique global indispensable pour comprendre les basculements politiques de l'été 1943 en Italie.

· **Pierre Milza et Serge Bernstein**, *Le Fascisme italien : 1919-1945*, Seuil, 1980. Ouvrage de référence qui décrypte l'effondrement du régime fasciste, l'armistice de Cassibile comme point de bascule et le début de la guerre civile italienne

· **Claudio Pavone**, *Une guerre civile. Essai historique sur l'éthique de la Résistance italienne*, Seuil, 2005. Un ouvrage incontournable qui analyse les multiples dimensions (patriotique, de classe, civile) et la moralité des choix de la Résistance.

· **Cyril Delaunay-Artifoni**, *Militaires italiens internés. De l'oubli à la reconnaissance*, Éditions de l'Onde, 2025. À travers des journaux personnels, des archives, des témoignages et des analyses historiques croisées,

ce livre raconte comment des hommes ordinaires ont effectué un choix déterminant pour la liberté, au péril de leur vie.

· **Marie-Anne Matard-Bonucci**, *L'Italie fasciste et la persécution des juifs*, Puf, 2012. Retracer l'histoire des juifs d'Italie sous le fascisme et plus encore de répondre à une interrogation sur la nature et la fonction de l'antisémitisme d'État dans le cadre d'un régime totalitaire

· **Antonio Scurati**, *M Tome 5 : M - La fin et le commencement*, Les Arènes, 2026. Dernier volet d'une fresque magistrale qui débute à l'été 1943, lorsque le régime de Mussolini s'effondre.

Cinéma

· **Jean A. Gili**, *Le cinéma italien*, éditions de La Martinière, 2011. L'ouvrage de référence sur le cinéma italien.

· **Jean A. Gili**, *Luigi Comencini*, Gremese, 2003. Ce volume retrace, film après film, les cinquante années de cinéma du metteur en scène.

· **Laurence Schifano**, *Le cinéma italien de 1945 à nos jours*, Armand Colin, 2022.

· **Emilia Héry, Caroline Pane et Claudio Pirisino**, *Mémoires du Ventennio – Représentations et enjeux mémoriels du régime fasciste de 1945 à Aujourd'hui*, Ed. Chemins de Traverse, 2019.

Articles

· **Paul Dietschy**, « Comment l'Italie s'est libérée du fascisme », *L'Histoire* n°297, avril 2005.

· Marie-Anne Matard-Bonucci, « Les 600 jours de Salò », « Les Juifs dans la nation », *Les Collections de L'Histoire* n°50, janvier – mars 2011.

· Collectif, « La révolution fasciste », *Les Collections de L'Histoire* n°94, janvier-mars 2022.

Filmographie

· **La Bataille de Naples** Le quattro giornate di Napoli de Nanni Loy, Italie, 1962. Chronique des quatre « glorieuses ». Nanni Loy exprime tout le courage et l'énergie déployés par les Napolitains pour défendre leur ville.

· **La Grande Guerre** de Mario Monicelli, Italie, 1959. Grande fresque tragi-comique sur la guerre de 14-18, déjà interprété par Alberto Sordi.

· **La Grande Vadrouille** de Gérard Oury, 1966. Un classique du cinéma populaire français, mené par le duo Bourvil et de Funès.

Ressources en ligne

À lire...

Cairn.info

Philippe Foro, « Chapitre 8. L'Italie entre guerre de libération et guerre civile ». *L'Italie fasciste*, Armand Colin, 2016. p.221-250.

persee.fr

François Giacomini, « Les quatre journées de Naples – Histoire et cinéma » In: *Raison présente*, n°157-158, 1^{er} et 2^e trimestres 2006. Le fait en histoire. pp. 107-118.

À voir...

tf1.fr/le-figaro

« Le crépuscule de Mussolini et la guerre civile en Italie (1943-1945) ». Émission

« Parlez-moi d'Histoire » (26 min), publié le 26 nov. 2024. Guillaume Perrault reçoit l'historien Paul Dietschy et Frédéric Le Moal, docteur en Histoire, spécialiste de l'Italie du XX^e siècle et du fascisme.

Lumni.fr

« Ouverture d'un nouveau front en Italie », 1 octobre 1943 (02'03"). Une archive vidéo de l'Ina et des compléments pédagogiques.

À écouter...

www.radiofrance.fr/franceculture

« L'uomo vuoto, l'homme vide », podcast La Grande Traversée : Benito Mussolini, un portrait par Simonetta Greggio. Émission sur la dernière période : 1938-1945, l'infamie. Les dernières années d'exercice du pouvoir, les dernières années déshonorantes.

cine-dossiers.fr

D'autres dossiers qui croisent les mêmes thématiques sont disponibles sur le site des Ciné-dossiers :

- Mussolini, le premier fasciste
- Une journée particulière
- La Vie est belle

Ciné-dossier rédigé par Julia Pereira, déléguée générale adjointe du Festival du film d'histoire.

Coordination éditoriale : François Aymé et Julia Pereira.